

Les Copains d'la nouvelle

**LÉO
FERRÉ**

**LA VIE
MODERNE
1944 - 1959
INTÉGRALE**



L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ
Printemps / Été 2019 - N° 37 - 4 €

Serge Jacques, encore

Notre précédent numéro proposait la petite histoire d'une photographie de Serge Jacques (n° 36, pages une, deux et trois de couverture) et en évoquait d'autres illustrant les disques de Léo Ferré, Odéon et La mémoire et la mer.

Occasion pour nos lecteurs, Jacques Miquel et Pierre Pétriat, de rappeler « l'autre » Serge Jacques, celui qui a enfiévré nos adolescences dans les années 60 avec ses filles très dénudées du magazine *Folies de Paris Hollywood*, que l'on retrouve en nombre (avec cache) sur Internet et (sans cache) dans un livre les rassemblant publié en 1999 chez Taschen.

Occasion aussi de signaler celles de ses *Jazz Men*, Reinhardt, Armstrong, Bechet, Ellington, Davis...

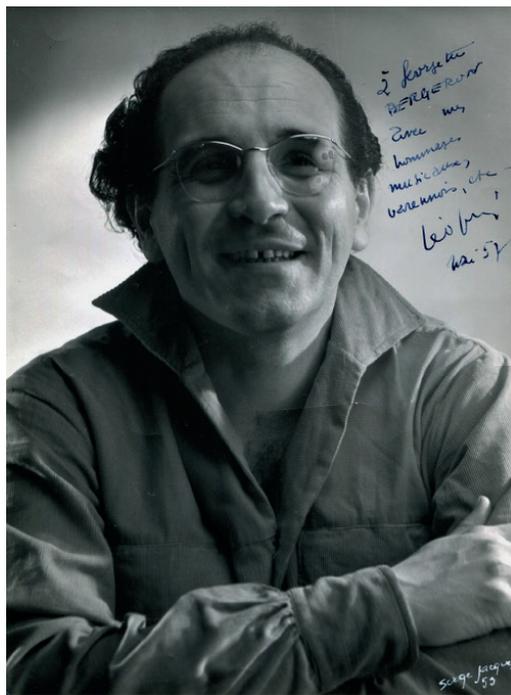
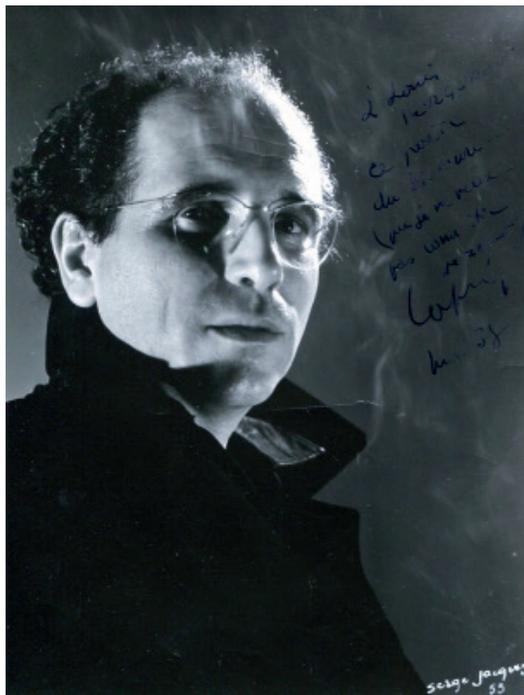
Joindre deux photos trouvées sur eBay par Jacques Miquel, dédiées à la famille de Lucienne Bergeron :

« À Louis Bergeron, ce poète du bistouri (que je ne veux pas connaître) [un mot partiellement effacé : affectueusement ?].

Léo Ferré, mai 1953 ».

À Georgette Bergeron Avec mes hommages musicaux, varennois, etc.

Léo Ferré, mai 1957 ».



Les vieux copains

L'histoire commence aux derniers jours de 2018 dans une librairie chambérienne, sur des tables les nouveautés, les parutions en poche, l'arrêt sur un Folio, *L'Homme des bois* de Pierric Bailly. L'auteur m'est inconnu, le titre m'accroche, sans doute, dans la réminiscence de lectures adolescentes de Henry David Thoreau, son *Walden ou La vie dans les bois*. Je feuillette le livre, sans aller plus avant. Quelques jours plus tard, dans la même librairie, je retrouve ce Folio, récit de la mort d'un père dans la campagne jurassienne, des mots de solitude et de balades, de fraternité et d'engagement, de cinéma et de chansons. Tout me parle, intimement. Il me faudra l'acheter. Le temps passe, chemin faisant, un éclair, comme le chant de la grive de Montboissier, me ramène à un lointain courrier m'annonçant le décès d'un abonné, la poursuite de l'abonnement par son fils.

Le registre des *Copains d'la neuille*, la lecture du livre confirment l'intuition, Pierric Bailly raconte dans *L'Homme des bois* la disparition brutale et mystérieuse de Christian Bailly : « C'est à l'occasion de l'une de ces promenades, seul en forêt, à quelques kilomètres de chez lui, qu'il a glissé sur une pente raide et humide et qu'il a dévalé sur une vingtaine de mètres sans un arbre ni un buisson pour se rattraper avant de chuter dans le vide, d'une petite falaise de trois ou quatre mètres, et de venir s'éclater la tête sur une dalle de roche calcaire à l'endroit où le ruisseau de la Baume prend sa source. Il est resté là pendant trois jours et personne ne s'est vraiment inquiété puisqu'il était en vacances et qu'il était célibataire ». L'affaire a été aussitôt classée, une mort accidentelle.



Le livre est court, une centaine de pages, douze chapitres, un déroulement en paragraphes et en interlignes, une écriture sobre et pudique, l'accord d'un homme avec ses paysages, récit à la première personne où Pierric Bailly mène son « enquête », continuel aller-retour entre le passé de son père, son présent à lui, portrait tout autant qu'autoportrait. Régulièrement, de tels livres emplissent les rayons des librairies, la disparition de l'être aimé, un père ou une mère, un conjoint, un enfant, un ami. Le genre est connu, attractif ou répulsif, c'est selon. Je lui dois d'édifiants moments de littérature, de bouleversantes leçons de vie. *L'Homme des bois* est à cette haute mesure. Paru initialement, en 2017, chez P.O.L., *L'Homme des bois* est le quatrième livre de Pierric Bailly, après *Polichinelle*, *Mickaël Jackson*, *L'Homme du Hautacam*, tous publiés par Paul Otchakovsky-Laurens.

Christian Bailly était un abonné de la première heure, fidèle et discret, deux ou trois mots en accompagnement de ses réabonnements, jamais plus. Il s'arrangeait de Ferré et des *Copains d'la neuille* dans son coin, entre mille et une activités, dans un « petit monde » qui « semblait avoir été envisagé précisément pour se protéger du grand monde, peut-être pas pour le combattre, disons pour s'affranchir du mieux possible des valeurs dominantes de l'époque, celles de la consommation et du capitalisme. Ce petit monde était fait d'action sociale, d'engagement politique et associatif, de distractions culturelles et de promenades en nature », une vie avec les autres, une vie à l'écart, aussi, qu'il avait commencée comme ouvrier ébéniste puis tourneur sur bois, qu'il avait poursuivie comme infirmier, devenant également professeur de yoga, enraciné dans son Jura, toujours dans des voyages autour de sa chambre, à l'intérieur de ses frontières lédoniennes. Il fuyait les dérives modernisantes et abêtissantes de son époque, luttait contre les inégalités de toutes sortes, toutes les exclusions. « Ce n'était pas un idéologue, pas un théoricien. Ce n'était pas non plus un littéraire, ni un cinéphile, même s'il aimait lire et aller au cinéma. Il n'avait pas fait d'études, il n'avait pas le bac. Il ne s'est pas construit de cette façon ». Peut-être dans des rêves de vie d'artiste, s'essayant au théâtre, à la musique, au dessin et à l'écriture, s'en approchant, les apprivoisant, sans jamais aller très loin. L'auteur confirme : « Mon père n'était pas un artiste », juste un homme bien, « pas comme les autres.

Il ne faisait pas son malin. Ou alors, pas de la même façon que les autres. Il n'était pas viril, ne jouait pas les machos [...]. Pas un mec comme on l'imagine, qui raconte des blagues et qui rit fort ». Toujours à la recherche de connaissances et de découvertes, en approfondissements, « abonné à toutes sortes de revues, littéraires, médicales, touristiques, politiques, musicales, dont il recopiait des pages entières, toujours à la main, au stylo plume ». Un homme d'une totale cohérence dont la mort garde son mystère, accident inimaginable, suicide impensable, un homme fait de lumière et d'ombre, sauvage, sociable et doux, plein à d'autres moments de colère et de coups de sang, dualité qui cachait ses insatisfactions et ses failles. Des ombres et des lumières que l'on discerne, aussi, dans l'avis de décès paru dans la presse locale où Pierric Bailly indiquait, pour la cérémonie d'adieu, sa préférence pour les fleurs des champs et des jardins, terminant sur une impérieuse injonction : « Sans chiens ni curés ».

Christian Bailly se retrouvait dans l'anarchisme et la non-violence, Louis Lecoin, Daniel Guérin, Lanza del Vasto, la presse satirique, Reiser surtout, se nourrissait de chanson française, de chanteurs engagés, « ses chansonniers », Les Enfants terribles, Mòrice Bénin, Lény Escudero, d'autres écoutés au funérarium, Allain Leprest, Angelo Branduardi, le lendemain dans une chapelle, *L'Homme de Brive* de Jean-Max Brua, *Les Vrais amis* de Julos Beaucarne, sans oublier, lors de la cérémonie, deux amis interprétant a cappella *Amsterdam* de Brel et *L'Âge d'or* de Ferré, ce dernier plus longuement :

« Ferré, pour l'enterrement de mon père, c'était inévitable. Et c'est sur les trente-quatre minutes du titre *Et... basta !* que s'est conclue la cérémonie, en accompagnement du défilé auprès du cercueil, certains ajoutant à mon petit bazar improvisé une fleur séchée, un dessin, une bougie supplémentaire, ou se contentant de poser une main sur le bois tout en jetant un œil aux multiples piles de livres pour voir ce que j'avais choisi : *La Vouivre*, *Gargantua*, *Les Misérables*, *Mort à crédit*, *Le Roman de Renart*, etc.

Ni dieu, ni maître, ni femme, ni amis, ni rien, ni moi, ni eux, et basta !

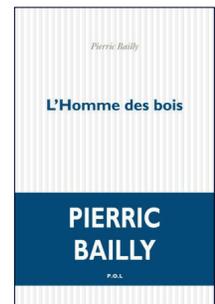
Mon père n'était pas le premier à être enterré sur du Ferré. Il appartient peut-être à la dernière génération de personnes qui le seront ».

Il y a dans cet *Homme des bois* la chanson et Ferré, il y a une vie et des paysages, une géographie intime agrandie par les mots, écho de certaines *Vies minuscules*, la rencontre de la littérature et de l'amour, un style.

Lecture faite de *L'Homme des bois*, j'ai écrit à son auteur pour lui dire une reconnaissance, la fraternité des *Copains d'la neuille*. Il m'a répondu ces quelques lignes : « Votre courrier m'a beaucoup touché. Vous l'avez compris, Léo Ferré a été quelqu'un d'extrêmement important dans la vie de mon père. Sa musique, ses textes, son personnage. Il lui a sans doute sauvé la vie, comme à d'autres, comme à vous peut-être. Quand je raconte dans *L'Homme des bois* que je sillonnais le Jura au volant de la voiture de mon père tout en écoutant ses disques, il s'agissait surtout de disques de Ferré. *L'Étrangère*, à plein volume, et je chantais à tue-tête, bondissant sur mon siège. *La Maline*, qui me rendait plus mélancolique. En découvrant votre lettre j'ai été très ému. Elle a fait remonter quelque chose qui vient de l'enfance, une intimité que permet la chanson comme nulle autre forme artistique. Des saveurs qui tiennent aux mots mais aussi à la voix de Léo Ferré. Des saveurs très fortes, à l'image de l'engagement de Léo dans ses textes, dans son chant. C'est un peu une madeleine, finalement, Léo Ferré. Et chaque numéro des *Copains d'la neuille* participe à réveiller ces saveurs profondes, tellement précieuses ».

Une histoire singulière pour le signataire de ces lignes, un rendez-vous *post mortem* avec un « frangin d'la night », la rencontre avec un livre et un écrivain. Et un signe fraternel à celles et ceux qui ont déserté notre revue, tous ces *Vieux copains* « que l'on voit s'en aller », sous les coups « de la faux des quat'saisons », sur un air de Ferré.

François André



Éditorial

Page 1 – Les vieux copains

IntégralePage 4 – *La vie moderne 1944-1959***Concert**

Page 10 – Les poètes par Léo Ferré

DVD

Page 15 – Perdrigal

Dessin

Page 16 – José Correa, toujours

CD

Page 17 – Chanter, jouer Ferré

Décès

Page 21 – Décès

Papiers Ferré

Page 23 – De Ferré, sur Ferré + Alain Montanguon

Pages 2 et 3 de couverture : Serge Jacques, encore**En une et 4 de couverture** : Le coffret *La vie moderne 1944-1959*

Merci aux contributeurs de ce numéro, José Correa, Denis Dupas, Marie-Cécile Ferré, Ludo Leleu, Michel Marty, Jacques Miquel, Alain Montanguon, Yves Nabarro, Pierre Pétriat. Merci à Pierric Bailly, aux artistes des *Poètes par Léo Ferré*, à Jacques Layani, à la famille Ferré, à Rinaz, à tous les copains et copines d'la neuille.

Quelques pannes d'écriture et ce numéro 37, Printemps / Été 2019 paraît... hors-saison.

Merci de votre patience. En route vers le 38.

L'abonnement est toujours à 15 € pour 5 numéros, éventuellement plus pour le soutien.

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**

Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**

Lettrage du titre : **Charles Szymkowicz**

Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz**

À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**
Anciens numéros : 4 € le numéro, 8 € le n° 26, 110 € les 36 premiers numéros,
port compris – inclus le CD du n° 7

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Internet : lescopainsdlaneuille.hautetfort.com

Et : leo-ferre.com

La vie moderne 1944-1959

Intégrale... Intégrale... le mot revient en boucle dans l'édition discographique, toutes musiques confondues. Pas un « monument » de la chanson, du jazz, du classique qui n'échappe à de régulières mises en coffrets, à de nouvelles Intégrales, un inédit par ci, un concert par là. La musique, cet art qui est aussi une industrie.

L'œuvre de Léo Ferré suit cette règle qui charrie le meilleur et le pire, le découpage en « périodes » quelque peu factices, incontournables cependant, Barclay envahissant le terrain avec ses prétendues « années de feu », repoussant dans la marge l'avant et l'après.

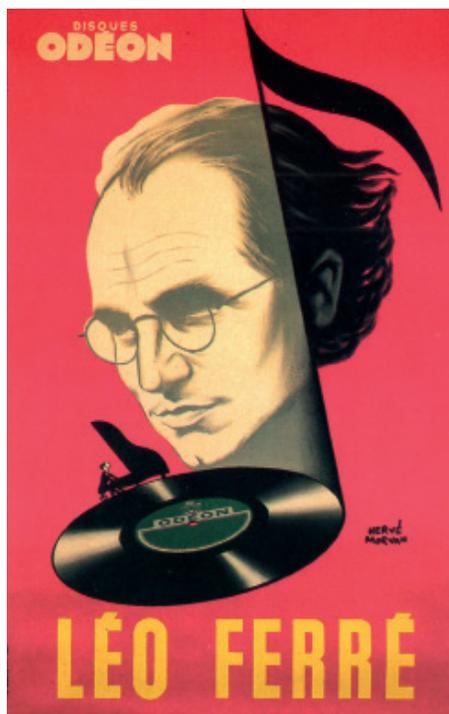
Paru le 14 décembre 2018, à La mémoire et la mer, un coffret, premier d'une Intégrale « officielle » en quatre volumes, présente les débuts de Ferré en chansons. En dix stations, notre article déambule sur le long cours de *La vie moderne* de 1944 à 1959.

Les précédentes Intégrales

Remontons le temps, Barclay a ouvert le bal des Intégrales en 1989, *Avec le temps...*, onze CD ; en 2003, *Léo chante Ferré*, seize livres-disques dont trois doubles (plus tard, une reprise presque à l'identique, coffret de moindre dimension, spécial quinzième anniversaire), *Léo chante les poètes*, en complément avec quatre CD ; en 2016, *L'Indigné*, format 33-tours, vingt CD. Chaque coffret accompagné de livrets plus ou moins fournis, de titres mis pour la première fois en CD, de versions alternatives ou inédites, paroles jointes ou non.

En 1991, la « période toscane » était rassemblée en onze CD dans un coffret *Léo Ferré* (EPM), sans livret.

La période Chant du Monde Odéon – on s'y arrête, actualité oblige, plus longuement – a vu se succéder de nombreuses parutions. En 1993, le coffret *Les années Odéon*, huit CD dont un bonus, « tous les enregistrements en studio et en public de 1953 à 1958 », quatre vingt-douze titres, soixante-et-onze pour la première fois en CD, trois inédits, un premier livret pour les paroles des chansons, le deuxième avec un ensemble biographique d'Éric Didi et Jean-François Brieu, des propos de Ferré et Catherine Sauvage, la liste des chansons et divers autres documents et iconographies. En 1998, un *long box* de deux CD, *La vie d'artiste*, « propose la totalité des enregistrements que réalisa Léo Ferré pour Le Chant du Monde » de 1947 à 1953, reprend en trente-quatre titres les 78-tours de 1950, le 25-cm de 1953, neuf inédits, six archives INA, trois titres non datés, un texte de Robert Belleret, les paroles des chansons, les sources. Dans les années 2000, La mémoire et la mer a commencé une Intégrale, quatre publications, *1953 Paris canaille*, *1954 Le Piano du pauvre*, *1957 Les Fleurs du Mal*, *1959 La Mauvaise graine*, une cinquième, *Pauvre Rutebenf et L'Olympia 1955-1956*, deux CD et un livret, ne paraissant pas et arrêtant cette collection Archives. Ces dernières années, Frémeaux & Associés a proposé une Intégrale *Léo Ferré et ses interprètes*, deux volumes parus, 1947-1956 et 1957-1962. Le Chant du Monde a opté pour une période 1950-1960, *Monsieur mon passé*, en 2016, pour le centenaire de la naissance de Ferré, sous la



responsabilité d'Alain Raemackers, édition à petit prix, visée chronologique, enregistrements allant du 26 janvier 1950 au 17 novembre 1960, cent trente-huit titres, quelques bonus et un livret très documenté d'Alain Raemackers.

L'illustration d'Hervé Morvan

Avant l'écoute des CD et la lecture du livret, il faut s'arrêter sur l'illustration du coffret, sa dominante rouge et noire, la clarté du lettrage et du visage de Ferré, le charme du dessin d'Hervé Morvan, un trait de génie, la note juste. Le fond rouge est un peu plus appuyé que l'affiche originale, le lettrage haut et bas repoussé sur le côté gauche du coffret, sans toucher à l'harmonie originelle. Cette illustration est une superbe entrée dans les lieux, la représentation d'une époque, Ferré dans ses « jeunes » années.

En 1955, Odéon avait passé commande à Morvan, il avait réalisé une lithographie en couleurs, 77 x 117 cm, aujourd'hui introuvable, si ce n'est en carte postale éditée à l'occasion d'une rétrospective en 1997, *Hervé Morvan affichiste, cinéma et publicité*, à la bibliothèque Forney à Paris. On trouve tout le talent de l'affichiste, immense artiste, dans cette affiche mêlant réalisme et naïveté, sa sublime géométrie, un petit pianiste à son piano, saphir à passer sur le disque Odéon. Talent que l'on retrouve dans six autres illustrations Ferré, ses visions de *L'Île Saint-Louis* et du *Pont Mirabeau*, trois reprises dans ce coffret, la couverture de *La Chanson du Mal-Aimé*, celle de *Encore du Léo Ferré*, un portrait sur le CD *Documents 3*, enfin, la couverture de *Surpat' chez Léo Ferré*, le 33-tours de Jean Cardon à l'accordéon et son orchestre. Notre article est illustré par les sept œuvres d'Hervé Morvan.

Le livret

Le livret va à l'essentiel, cinquante-quatre pages, des photos de Cayet, Harcourt et Grooteclaes, d'autres documents, Mathieu Ferré précisant sa ligne éditoriale, ses choix, les aménagements du coffret, Alain Raemackers déroulant un fond biographique et artistique, reprenant partiellement le texte de *Monsieur mon passé*, remontant plus avant, une dernière partie présentant les CD, les titres, les sources. Livret à mettre à portée de lecture, CD sur appareil, pour arpenter *La vie moderne*.

Quatorze CD



Après des Intégrales en tous genres dans leurs présentations et illustrations, leurs découpages et montages, du sommaire au luxueux, *La Vie moderne* fait dans la simplicité, la justesse et le respect, commençant, innovation capitale, en 1944. Le prix défie toute manœuvre financière, 39 €, le nombre de disques s'étoffe, quatorze CD, le souci de rester au plus près de l'œuvre, dix CD reprenant les pochettes originales, l'ordre des chansons respecté, un autre pour les 78-tours *Le Chant du Monde* et trois CD *Documents*. Cent soixante-cinq titres, du *Carnaval de tous les jours* de 1944 à Noël du 17 décembre 1959. Quand l'éthique joint l'esthétique...

Les CD 1 à 11 livrent une discographie connue, le premier donnant les douze titres parus en 1950 sur 78-tours, avec *La Femme*

adultère et *Monsieur William* non sortis à cette époque, ainsi que, premier aménagement de Mathieu Ferré, deux prises alternatives de *L'Île Saint-Louis* et du *Flamenco de Paris*. Les CD 2 à 11 sont la reprise des neuf 25-cm ou 33-tours des années 1953-1958, le 5 reprenant le 45-tours Odéon MOE 2022, quatre titres non publiés en album, l'ajout de *La Chanson triste*, *En amour* et *Le Fleuve aux amants*. Quelques autres aménagements suivent, d'autres titres de 45-tours, *Java partout*, *La Zizique*, *Mon Sébasto*.

Trois CD Documents

Il y a *Encore... du Léo Ferré*, des *Documents* que La mémoire et la mer met au jour depuis quelques années, *Métamec*, *Maudits soient-ils !*, *Les Fleurs du Mal (suite et fin)*, *Je parle à n'importe qui*, des fonds de tiroirs pour certains « spécialistes », plutôt des archives, des hors-d'œuvre qui documentent l'œuvre.

Des trois CD *Documents* (12, 13 et 14), le 13 est à part. Après sa diffusion sur les ondes le 5 février 1951, de loin en très loin de rares rediffusions, *De sacs et de cordes* est entré dans l'oubli. Il en est sorti en 2004 avec la parution au Chant du Monde d'un CD-Livre reprenant ce récit lyrique, le texte et un remarquable appareil critique d'Alain Raemackers. Document de référence de cette œuvre dont le texte a été édité en avril 2000 par La mémoire et la mer, collection Les Étoiles, mais non distribué pour de sempiternelles raisons juridiques.

De sacs et de cordes est important à plus d'un titre, Jean Gabin en récitant, Léo Ferré, auteur, compositeur, interprète sur une chanson, arrangeur, à la baguette de l'orchestre de la Radiodiffusion française, sa première direction d'orchestre, de nombreuses chansons que l'on retrouvera ailleurs. À côté de défauts évidents, par exemple, l'interprétation de certains artistes littéralement inécoutable.

Les deux autres CD, les 12 et 14, vingt-deux titres chacun, présentent des chansons enfouies dans certains rayons, d'autres que *La Vie d'artiste* (1998) ou *La Mauvaise graine* 1959 (2006) avaient « exhumées ». Au final, vingt « inédits ». Cinq inconnus : *Le Carnaval de tous les jours*, *Le Viveur lunaire*, *La Clef*, *Viole de voiles* (*Les Chants de la fureur* donnait les textes de ces deux titres), *J'ai tant rêvé* (on en entendait quelques moments dans le film *La Cage d'or* de Basil Dearden, 1950), *Moi, j'vois tout en bleu* (version instrumentale), des extraits des *Hommes de la nuit* (non « Les Travailleurs de la nuit », comme on le titrait fautivement dans notre n° 36, page 2), le documentaire de Henri Fabiani (1952) édité en 2004 dans un DVD des Charbonnages de France *La mine... Les mineurs... au cinéma !*, les autres provenant d'enregistrements radio, archives INA, *Les Amoureux du Havre*, *Rappelle-toi* dit par Ferré (1958), *Les Cloches de Notre-Dame*, *Les Grandes vacances*, *Le Fleuve aux amants*, *La Chambre*, *L'Île Saint-Louis*, *Le Pont Mirabeau*, *Pauvre Rutebeuf*, *Dieu est nègre*, *La Zizique*, *Comme dans la haute*, *La Mafia*.



Quelques manques

Cherchons la petite bête... *La vie moderne* ne déroge pas à une certaine règle des Intégrales, ne pas être... intégrale. Deux enregistrements auraient pu être du coffret : la captation de *La Chanson du Mal-Aimé* du 29 avril 1954 à Monaco, même si elle n'a connu le

disque que tardivement, Léo Ferré 1954 *Le piano du pauvre*, La mémoire et la mer, 2006, le 33-tours Odéon OSX 126 de 1956, *Poètes... vos papiers ! Extraits des poèmes de Léo Ferré édités par la Table Ronde, dits par Madeleine Ferré*. Sur ces deux œuvres, Mathieu Ferré s'explique dans le livret, *La Chanson du Mal-Aimé* de 1954 est disponible sur le site leo.com, le 33-tours *Poètes... vos papiers !* poursuit son purgatoire, il était à part du coffret *Les Années Odéon* de 1993, autant pour des raisons « affectives » que juridiques. En relevant que les deux titres interprétés par Ferré dans cet album figurent dans *La vie moderne*.

Un autre manque, l'absence des paroles des chansons. Absence compréhensible, tant aurait été relevé le prix du coffret. Mathieu Ferré renvoie aux *Chants de la fureur*.

Un dernier, mauvaise habitude de notre maison d'édition monégasque, ses « relâchements » syntaxiques et orthographiques, Alain Raemackers poussant l'esprit libertaire jusqu'à enlever à de Gaulle ses deux « l », ajouter un intempestif accent à Trenet, poursuivant l'approximation des noms propres, Claude Delécluse et Michelle Senlis, d'autres plus communs... Dans l'espoir que les volumes à venir soient attentivement relus, que nos vœux soient... « exhaussés » ! C'est le moins pour l'auteur de *La Langue française*.

L'identité Ferré

Une discographie connue, des raretés, des inédits, *La vie moderne* apure les comptes, rassemble l'épars, fixe « définitivement » une époque. Mathieu Ferré l'annonçant comme la dernière Intégrale...



Le coffret permet de revisiter les lieux, explorer de nouvelles pièces, découvrir des recoins ignorés. On retrouve Ferré dans ses ateliers, le studio d'enregistrement, mais aussi l'éphémère de la radio et des cabarets. Un Ferré plus complet, marque de fabrique révélée d'emblée, signes particuliers et permanence établis, mettant en place un parcours où se multiplieront les aiguillages.

Il y a son attirance pour toutes les musiques, populaire et savante, des œuvres de la brièveté à la démesure, du couplet-refrain au texte fleuve. Un artiste qui joue de toutes ses cordes, met des poètes en musique, explore le lexique, écrit, compose, dirige, un chanteur qui suit les arrangements d'autres « chefs », commence à imposer les siens. Presque tout Ferré dans ces années 1944-1959 : tout ne débute pas avec les années Barclay.

Il y a déjà le Ferré d'après, ses amplitudes, *La Vie d'artiste* (l'opéra, musique « disparue ») et *La Chanson du Mal-Aimé*, Apollinaire, Baudelaire et les poètes, *De sacs et de cordes* et *Les Hommes de la nuit*, le poète et le musicien, le chansonnier et le chanteur, une voix qui se fait. La carte des territoires Ferré déjà bien remplie, les débuts de son *Invitation au voyage*.

Le goût de l'archive

La vie moderne, c'est vingt « inédits », mot à corriger par Documents, mieux, par Archives, les CD-Livres de La mémoire et la mer, des années 2000, ainsi « tamponnés ».

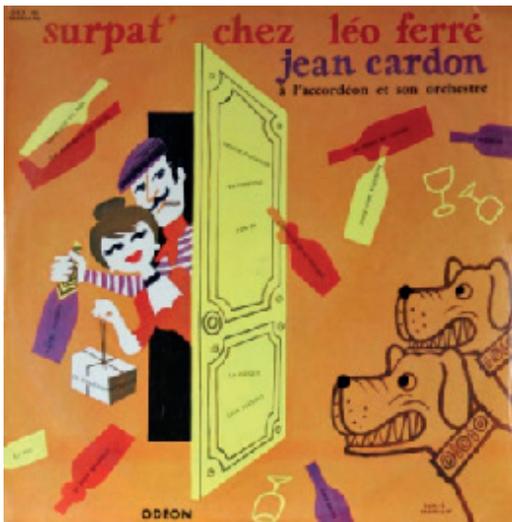
Sur l'œuvre « officielle » les passions, les interprétations, les études, la « postérité » travaillent. Reste à la préciser avec les archives de la presse écrite, radio et télévisée, les bandes INA et Barclay, les trésors de la famille Ferré, d'autres fonds divers et étrangers. Pour faire émerger ce qui relevait de l'éphémère, de l'invisible, affiner quelques détours. Ce faisant, mêler à notre réception un regard historien, à l'image d'Arlette Farge dans son précieux *Le Goût de l'archive* (Le Seuil, La bibliothèque du XXI^e, 1989). Il y a, sans doute, un monde entre son travail et

le nôtre, l'archive judiciaire du XVIII^e siècle et l'archive artistique du XX^e, d'autres supports, d'autres déchiffrages, d'autres enjeux. Il y a, aussi, une communauté intellectuelle, des passerelles à lancer devant un monde « démesuré » à explorer : « Celui qui travaille en archives se surprend à évoquer le voyage en termes de plongée, d'immersion, voire de noyade... la mer est au rendez-vous ». La mer et la mémoire devant l'inconnu, devant la nécessité d'un « travail », d'une méthode pour séparer le « remarquable » du marginal, faire la part de l'affectif et de l'intellect, des documents qui ne disent pas « la vérité » mais « de la vérité », enfin des « pièges » et des « embûches » à débusquer. Ceci avec d'autres questions pour mieux cerner le rôle des archives dans la construction de l'histoire Ferré, savoir « qu'en faire ? ».

Le premier travail a été opéré par Mathieu Ferré et Alain Raemackers et leurs partis-pris. Reste le travail de l'auditeur, du lecteur. Une autre mer au rendez-vous... Chacun dans son besoin de Ferré. Amorçons un rapport d'étape sur quelques titres, les archives radio, les chansons mises sur d'autres arrangements : *Les Amoureux du Havre* en trio, Ferré, Cardon, Rosso, précieuse interprétation d'une chanson que Ferré n'a jamais enregistrée et dont on ne connaissait que la version d'*Amour Anarchie*, *Léo Ferré 90*, l'émission de Jean-Christophe Averty ; Ferré récitant sur *Rappelle-toi*, une splendide mise en voix qui envoie aux oubliettes celle, insupportable, de Madeleine Ferré sur son 33-tours ; *Moi, j'vois tout en bleu* en instrumental,



mélodie reprise plus tard pour *Cette chanson* ; *La Clef*, paroles connues de longtemps (on les a publiées dans *Les copains d'la neuille* n° 2, Printemps/Été 2002), une chanson de la veine « chansonnier » ; *Viole de voiles* du même « tonneau ». Et encore, *La Mafia* simple piano-voix, sans la lourdeur des arrangements du 25-cm de 1961. Quelques titres, déjà la méthode Ferré, ses explorations, avec, parfois, le seul accompagnement d'une guitare ou de l'orgue, lui-même à la direction orchestrale. Il y a, aussi, un 78-tours retrouvé, *J'ai tant rêvé*, qui complète la connaissance parcellaire qu'on avait du titre de *La Cage d'or*, Ferré ni aux paroles, ni à la musique, exception à son œuvre, avec une autre plus



tard, délicieuse, *Que reste-t-il de nos amours ?* de Trenet ; tout Ferré rassemblé dans *Les Hommes de la nuit*, la composition, l'orchestration, la direction, le chant, le début de ses avatars avec le monde de l'image. Et puis, plus rares encore, la publication de quelques disques pyrals, de petite qualité technique, de grand intérêt historique, la première œuvre conservée de Ferré, déjà une collaboration avec un « parolier », *Le Carnaval de tous les jours* de René Baër, en 1944, suivie deux ans plus tard d'une mise en musique, sans lendemain, de Jules Laforgue, *Le Vendeur lunaire*, son « devenir légendaire ».

La réception

Rien de bien nouveau sous le soleil Ferré en matière de réception et de presse, *La vie moderne* est parue dans un silence coupé de quelques bruissements. Le site Franceinfo a donné la parole à Mathieu Ferré, le 19 décembre 2018, présentant le coffret dans ses détails, s'adressant « aux gens commençant aujourd'hui un nouveau parcours dans l'œuvre et la discographie de Léo... les jeunes », prioritairement. Il évoque aussi la sortie du DVD *Ferré non-stop*, la situation conflictuelle avec l'INA, valant un droit de réponse de l'Institut.

À lire sur le site : francetvinfo.fr

Comme souvent, *Le Monde* et *L'Humanité* couvrent, un peu seuls, les actualités Ferré. *L'Humanité* du 4 janvier, sous la plume de Fara C., évoque *Ferré après guerre, une production fondatrice*, son « œuvre kaléidoscopique » défiant « déjà toute mise au pas ». Sylvain Siclier dans *Le Monde* du 25 janvier présente *Léo Ferré, au temps des premiers chants, de 1944 à 1959*, « sa voix vibrante d'émotion, accompagne chaque mot, qui doit être en soi une mélodie ». Michel Kemper, sur le site Nos Enchanteurs du 22 février, profitant des sorties de La Souterraine, Michel Buzon et Natasha Bezriche, parle d'un coffret « dont on ne peut se passer... un chanteur tout le temps d'actualité ».



Il y a, enfin, la présentation de *La vie moderne* par Alaric Perrolier sur le site leo.com

La suite

À l'heure où nous bouclons, le coffret n° 2 est sur les rails, la « période Barclay » – elle fera l'objet de deux coffrets –, les années 1960-1967, *Paname*, douze CD et 5 CD Documents. Coffret attendu, dans ses versants connus et inconnus, ces derniers en particulier.

On profite de ces parutions pour souhaiter une mise à disposition plus complète, plus facile, des archives, à portée de connaissance des amateurs et des chercheurs. Le pli est pris par La mémoire et la mer : il y avait dans le long box *La Vie d'artiste* (1998), *Madame Angleterre*, extrait d'un concert au cabaret Le Trou, le 2 janvier 1950, un autre titre, *Les Cloches de Notre-Dame*, est donné dans *La vie moderne*. Sur le site leo.com l'intégralité de ce court concert est disponible, concert d'importance puisqu'il s'agit du premier enregistré, six titres, présentation de Francis Claude, *La Vie d'artiste*, *Monsieur William*, *Le Flamenco de Paris*, *L'Inconnue de Londres*. Intégralité qui évite le découpage des archives, les chansons mises dans un bout à bout artificiel. Au même titre, le documentaire *Les Hommes de la nuit* gagnerait à être donné en vidéo, intégralement. Autre pli à poursuivre, la précision des sources, le long box *La vie d'artiste* livrait trois titres « date de réalisation inconnue », *L'Opéra du ciel*, *Suzon*, *Ils broyaient du noir*, *La vie moderne* donne les références de ces chansons de 1945-1946. De même, *Moi, j'vois tout en bleu* présenté en « auteur, compositeur, titre non identifiés » dans *Les années Odéon* est « rendu » à Ferré, Monaco, 1946.

La vie moderne pose les fondations de la maison Ferré, dessine son architecture, promet extensions et aménagements, suppose des pièces à condamner, une maison où se dessine déjà l'œuvre à venir, sa continuité, ses ruptures, ses révolutions. Une « période », comme les suivantes avec des creux et des reliefs, une mouvante géographie, la permanence Ferré.

Les poètes par Léo Ferré

15 mai 2019, la fin du concert approchait, *Mister Giordina* égrenait ses mots et sa mélodie, son verdict : « En l'an 2000 plus de musique ! », Jean-Sébastien Bach à la coda, la *Toccata et fugue en ré mineur*. Et puis, évidemment, la musique a continué partout, toutes les musiques, celles de Ferré, sa poésie, celle d'un prestigieux club des cinq, déployées sur deux soirées à la Comédie de Picardie d'Amiens. Les spectateurs étaient entrés en terre amicale, sur l'affiche, Ferré en chef d'orchestre, dans le hall, les photos de Jean-Louis Crimon lors du passage de Ferré dans la capitale picarde en 1980, un article du même, marques de reconnaissance et de fidélité. Avec le temps rien ne s'en va. Un titre, *Les poètes par Léo Ferré*, six artistes en scène, le quatuor Giuseppe Verdi, un pianiste et un chanteur, Ferré dans une interprétation chambriste, mis à d'autres portées.



De gauche à droite, François Grandsir, Benoît Gamand, Taiping Wang, Marie-Luce Gillet, Jean-Paul Girbal, Marie-France Plays

Suspendons le temps... Tout est affaire de décor et de rencontre. En 2016, Marie-France Plays avait suggéré à Jean-Paul Girbal de « faire quelque chose » pour l'anniversaire de la naissance de Ferré. Tous deux sont membres du quatuor Giuseppe Verdi, violoncelliste et altiste, de l'Orchestre de Picardie aussi, Jean-Paul Girbal amateur de chanson et de Ferré. Ferré en quatuor ? L'idée s'est nichée. Peut-être serait-elle restée note morte sans un hasard, l'autre nom du rendez-vous. Un jour, en passant dans la cour du conservatoire où il enseigne, Jean-Paul Girbal a entendu la descente au piano de *La Chanson de la plus haute tour*, le piano de François Grandsir, la voix de Benoît Gamand. Rencontre, discussion, l'idée a pris son vol, l'union poésie et musique classique. Jean-Paul Girbal avait en tête le double CD de Philippe Jaroussky, le quatuor Ébène, Jérôme Ducros, *Green Mélodies françaises sur des poèmes de Verlaine* (Erato, 2015). Jaroussky convoquait de grands mélodistes, Chabrier, Debussy, Fauré, Honegger, d'autres, Brassens, Trenet, deux compositions de Ferré, *Colloque sentimental* et *Écoutez la chanson bien douce*. Jérôme Ducros céda ses deux arrangements. Jean-Paul Girbal se mit au travail pour une dizaine de titres, François Grandsir pour trois. L'idée prenait forme avec les deux autres membres du

quatuor, les violonistes Taiping Wang, Marie-Luce Gillet. Deux concerts se déroulèrent en 2017, l'un à Abbeville, l'autre à l'université d'Amiens. Le directeur de la Comédie d'Amiens les programma, avec pour consigne d'étoffer quelque peu la mise en scène, ajouter quelques titres. Arriva le printemps 2019.

En préambule, Ferré sur un écran, ses mots : « La poésie ce pays pas connu..., la mise en musique..., les frères des écoles chrétiennes..., avec eux, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, tu penses..., Apollinaire et *Alcools*..., il faut que la musique soit mise humblement sur la poésie ». Au premier titre, Aragon, le chant, le temps, « au violon s'use l'archet », un enchantement se pose. Conjointement, une intimité glisse, le charme de la



Benoît Gamand, Taiping Wang

musique de chambre, collision entre le connu et l'inconnu, les mots d'Aragon et les mélodies de Ferré, sans les arrangements de Defaye, un autre langage, intemporel. Au long de sa carrière, Ferré a joué de toutes les formations, du piano au grand orchestre, jamais il n'est allé dans les cordes seules, jamais, ou presque, un interprète ne s'y est aventuré. Et pourtant... Le quatuor, avec ou sans piano, est un des sommets de l'écriture musicale, une évidence, un achèvement. À l'origine, à la période baroque, la musique de chambre se jouait dans les intérieurs des maisons fortunées, à Amiens elle était, salle comble, dans un théâtre, chaque spectateur enfermé dans son propre intérieur, chambre de résonance de la musique des mots et des notes.



Taiping Wang, Marie-Luce Gillet, Jean-Paul Girbal, Marie-France Plays

Piano à jardin, quatuor côté cour, un ordonnancement immuable, premier violon et violoncelle encadrant alto et deuxième violon, vingt-deux titres se sont enlacés sur une heure et demie, avec au mitan du concert un autre écran, Ferré muet, en sous-titres, le seul instrumental du concert, *Muss es sein ? Es muss sein !*, Beethoven avant Bach de *Giorgina*. Une façon d'affirmer la proximité des musiques, la beauté des rencontres. Le club des cinq s'est partagé les titres, cinq Baudelaire, trois Verlaine, deux Rimbaud, deux Apollinaire, trois Aragon, Ferré en supplément, sept titres. Pas dans les classiques, si ce n'est deux ou trois, mais dans des morceaux plus secrets, des recoins plus mystérieux. Les vingt-deux titres dans un montage savant, en appui comme en opposition, *Colloque sentimental* et *Chanson d'automne*, *Recueillement* et *Une charogne*, des explorations musicales, de subtiles techniques instrumentales, des arrangements fidèles et créatifs, sensibles. Sans qu'il soit besoin d'être musicologue ou spécialiste pour apprécier le jeu des musiciens, leur écoute de l'un à l'autre, le souci d'une perfection, leur exigence instrumentiste, le soutien à la voix de Benoît Gamand. Chanteur, il évolue dans le classique et le lyrique, tessiture baryton, inflexion large, assurée, posée. Ferré complètement à la maison dans cette voix. Côté jardin, à la fois solitaire et présent à la voix et au quatuor, merveilleusement, idéalement, le piano de François Grandsir.



Taiping Wang, Marie-Luce Gillet, Jean-Paul Girbal, Marie-France Plays

Dans les arrangements des *Poètes par Léo Ferré* s'assemblaient les talents de François Grandsir, Jérôme Ducros et Jean-Paul Girbal qui a mis plusieurs cordes à son travail, les partitions parues à *La mémoire et la mer*, les enregistrements de Ferré et de ses interprètes. Au plus lointain, trente ans, le souvenir d'un concert, à la maison de la culture d'Amiens, de Catherine Sauvage chantant Ferré sur des arrangements de Jacques Loussier, plus près, deux concerts Ferré de Michel Hermon, l'un avec Gérard Barreaux à l'accordéon, Yves-Marie Sivadier au piano – *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* doit beaucoup à leur version, aménagée en quatuor –, l'autre avec Christophe Brillaud, *On a marché sur l'amour* de Renée Claude, qui a inspiré les arrangements de *La Lune*. Autre marque de la porosité entre les musiques et les interprétations, les unes se servant des autres, d'un accord commun.



Marie-Luce Gillet, Jean-Paul Girbal, Marie-France Plays, Benoît Gamand

Musique de chambre, Ferré dans sa *Chambre*, avec « les chambertin et les margaux », l'intimité de l'écoute émanait de partout, dans la discrète mise en scène de Fred Egginton, quelques déplacements, Taiping Wang au plus près de Benoît Gamand, ce dernier vers François Grandsir, de légères oscillations dans des lumières du rouge au bleu, vers le noir et l'orange, un *Recueillement* baudelairien, l'*Harmonie du soir*. D'autres attaches se nouaient avec le public, Benoît Gamand annonçant chaque titre, les musiciens présentés sur leur seul prénom, un entre nous qui assemblait et isolait tout autant. Il faudrait dire chaque moment de ce concert, chaque variation, chaque glissement d'archet, chaque touche de piano. Trois arrêts suffiront pour évoquer la magie d'un soir, la double vision de Jean-Paul Girbal et François Grandsir sur *Avec le temps*, l'alcool fort et mélancolique des Apollinaire, *Marie* et *Automne malade*, le vol des *Oiseaux du malheur* vers *La Lune*. De la musique et de la poésie avant toute chose, Ferré augmenté.

Sur scène, le lendemain lors d'une rencontre avec les musiciens, sourdait une évidence, une barrière vacillait, l'incroyable jonction des musiques. Sujet sans fin, avec ses convictions inébranlables, œillères définitives, le classique d'un côté, la chanson de l'autre, le savant et le populaire, les hauts sommets et les basses eaux, par certains ces idées battues en brèche, réflexion et examen poussés plus loin, l'évidence des semblances et des dissemblances, le naturel des fiançailles. En boussole, Alexandre Tharaud passant des *Variations Goldberg* à Barbara, de la Musique à la Musique, les positions parallèles des musiciens des *Poètes par Léo Ferré*.

Marie-France Plays : « La musique de Ferré est tellement écrite que pour nous ça coule de source. C'est très pensé, très orchestré. Avec lui on ne sort pas trop de la musique classique ». Jean-Paul Girbal : « Des musiciens de l'orchestre de Picardie m'ont dit leur bonne réception du concert. Avec Ferré on n'est pas dans un monde différent. Des textes très riches, les musiques de même. C'est du Ferré comme on dit c'est du Mozart. Avec les chansons il y a, bien sûr, des différences, parfois dans le couplet-refrain. On n'est pas dans les mêmes développements que dans une symphonie. Même si Ferré est, parfois, aussi dans les développements et les variations ». Marie-Luce Gillet : « On a joué notre rôle de quartettiste. On n'a pas cherché à faire autre chose que jouer du mieux possible de notre instrument, ensemble. On a vraiment



François Grandsir, Benoît Gamand

joué le jeu de l'intimité du quatuor avec piano et voix. Ce n'est fondamentalement pas différent de ce qu'on fait d'habitude ». Taiping Wang : « Je vis en France depuis trente-cinq ans. Mon premier contact, lors de mes études, a été de déchiffrer les paroles de *Ne me quitte pas*. Ferré, je ne connaissais pas sa musique et c'est une grande découverte. Je la joue avec beaucoup de plaisir. Il me faudrait l'emmener en Chine ». François Grandsir : « Ferré a un langage plutôt classique et romantique. Il n'est pas vraiment du XX^e siècle, il est du XX^e siècle. Il connaît son Debussy, son Ravel par cœur. Il a le goût des harmonies françaises, beaucoup de 7^e, de 9^e. *Les Oiseaux du malheur* est une mélodie très faurélienne ». Jonction assumée, couraient au long du concert, un accomplissement, une rencontre en trois dimensions, celle évoquée par Vladimir Jankélévitch dans *La Musique et l'ineffable* : « Le créateur, l'exécutant qui est recréateur actif, l'auditeur qui est recréateur fictif participent tous les trois à une sorte d'opération magique ».

Ferré a beaucoup de chance avec ses interprètes (eux de même). Ainsi de trois récents concerts, *Léo Ferré Corps Amour Anarchie*, *Cali chante Léo Ferré* (CLN, n° 36) et *Les poètes par Léo Ferré*, trois échappées des habituels piano-voix, trois orchestres, trois travaux et arrangements « revus et corrigés », Ferré avec le temps, hors du temps, la passion à fleur de voix, en prime, le plaisir stéréophonique que créent ces concerts : écouter des interprètes, entendre Ferré.

Les vingt-deux titres (deux doublés) de ce concert qu'il faudrait de toute urgence faire « tourner » : *Je chante pour passer le temps*, *Colloque sentimental*, *Chanson d'automne*, *Écoutez la chanson bien douce*, *La Servante au grand cœur*, *À une passante*, *Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle*, *Recueillement*, *Une charogne*, *Mes petites amoureuses*, *Avec le temps* (arrangements Jean-Paul Girbal), *Muss es sein ? Es muss sein !*, *Blues*, *Chanson de la plus haute tour*, *Marie*, *Automne malade*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Mister Giordina*, *Les Oiseaux du malheur*, *Le Crachat*, *La Lune*, *Jolie môme*, *Avec le temps* (arrangements François Grandsir), *Mes petites amoureuses* (bis).

[Le 16 mai au matin, rendez-vous avait été pris avec les musiciens et chanteur des *Poètes par Léo Ferré*. Tous et toutes étaient présents. Notre article s'est nourri de leur bienveillance, de leur amour pour la musique. Qu'ils soient remerciés de cette disponibilité, de leur talent. Les photos illustrant ces pages sont de Ludo Leleu prises lors du concert du 16 mai].

Perdrigal

Un chemin, le vert des prés, la forêt un peu grise, du ciel bleu. Un homme marche, bâton à la main, *La Vie d'artiste* en fond sonore, reproduction d'un autre chemin, Ferré vers Poggio ai Mori, citation de photos d'André Villers. Il se dirige vers le château, ses pierres blanches, sa silhouette imposante, sa rénovation grand style qui ne dit plus rien d'une histoire du milieu des années 60. Ainsi commence *Perdrigal*.

La caméra tourne autour du château, enveloppe le présent, pénètre le passé avec cinq témoins et des chansons en bande-son. Des témoins qui ont rencontré Ferré dans ses années lotoises, Alain Fournier, Ginette Delclaux (Ruchette qui tenait avec son mari le magasin La Ruche à Gourdon – voir page 21), Joan Pau Verdier, Colette Brogniart, José Correa. Tous dans l'admiration et le respect, la reconnaissance envers le perdrigalien et l'artiste, leur passion par-delà le temps.

Des photos d'Hubert Grootclaes, de Serge Féchet, d'autres tirées des archives d'Alain Fournier, ponctuent la promenade tout en mélancolie heureuse vers Léo Ferré, sa voix dans le bois de Perdrigal.

Perdrigal est un moyen-métrage (39 mn) conçu par Michel Marty et Christian Martinon.

Le DVD est à commander à : Michel Marty, 84, route de Montijot, 46300 Payrignac (10 €, port compris).



Léo Ferré et Perdrigal

Vu par ses amis du Lot

Alain Fournier, Ruchette, JP Verdier,
Colette Brogniart, José Correa

Un film de Michel MARTY

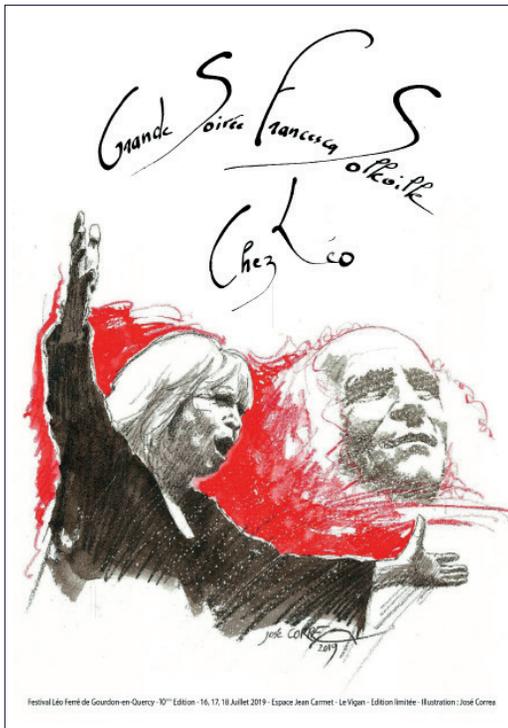
avec la collaboration du festival Léo Ferré



Perdrigal

José Correa, toujours

Dans *le désordre*, comme le titre de son dernier Ferré (*Les copains d'la neuille*, n° 36), José Correa multiplie ses visions et ses supports, un mur par exemple. Au printemps 2016, la municipalité de Trélissac (Dordogne) lui a permis, ainsi qu'à deux graffeurs, d'occuper un peu de l'Espace Liberté Franck Grandon, entre le vert et l'eau. Sur un mur de vingt-quatre mètres s'exposent aujourd'hui un bestiaire dessiné de Lukk, un intermède abstrait de Nunc, un portrait de Correa, quelques mots de *Richard*. Sur le blanc du mur, une fresque, mélodie en rouge et noir.



José Correa a dessiné l'affiche du 10^e festival de Gourdon, délocalisé au Vigan en juillet, hommage à Léo Ferré, Francesca Solleville et Barbara Weldens.

Chanter, jouer Ferré

À chaque disque d'interprète il y a la même histoire, la fraternité avec un « maître », une passion, le plaisir de mettre en voix et en visions son Ferré. Chaque fois, il y a une histoire différente, une rencontre unique, une intimité dévoilée. Léo Ferré ailleurs. Le dernier mot à l'auditeur, au spectateur, celui qui va donner vie au disque et au concert, ou les faire tomber dans l'indifférence ou dans l'oubli. La deuxième option prédomine tant Ferré est chanté et déchanté, tant sont nombreuses à milliers ses chansons interprétées, tant sont nombreux à dizaines les disques hommage. Pour Catherine Sauvage, Renée Claude, Philippe Léotard, Joan Pau Verdier, Ann Gaytan, on en passe et d'aussi talentueux, combien d'autres aujourd'hui relégués à une simple ligne discographique, un geste ignoré. Malgré cela, les disques se multiplient. À eux, à nous de faire date.

Graine d'albatros Michel Buzon chante Léo Ferré

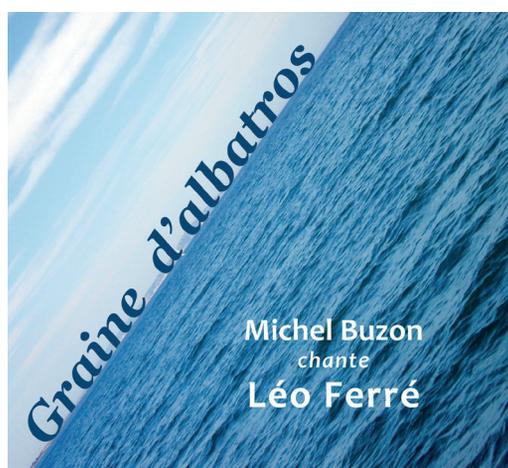
Graine d'albatros, Michel Buzon le souligne, « vient de si loin », Ferré comme un phare sur un chemin en nombreux arrêts, une dédicace sur un livre, un long poème parlé et chanté, trois chansons sur un disque, une sur un autre, la présence de Ferré comme une marque de fabrique, un retour à la source. Dans le livret du CD, Michel Buzon précise cette fidélité initiée dès ses années de collègue, jamais démentie et qui mène à cette *Graine d'albatros*.

Mené avec Ludo Manton, complice au long cours, le projet du CD, imaginé d'abord en version pop-rock, s'est fixé dans un piano-voix au plus près des partitions et des interprétations originales, sobriété de mise, quelques guitares et percussions ajoutées sur quatre titres.

Le choix des chansons sort de l'ordinaire, de l'archi-connu au méconnu, collision pleine de sens, en plein cœur du réacteur Ferré, *Les morts qui vivent* qui s'écoute *Avec le temps*, *Mister the wind* avec *Ni dieu ni maître*.

Graine d'albatros prend son envol sur *Un coup de vent*, un ciel ouvert à onze chansons, embarquement calme vers *La Solitude*, chanson de haut vol et de d'envoûtante beauté. Un tempo lent, un piano dialoguiste et accompagnateur en même temps, la sublime mélodie de Ferré, Michel Buzon et Ludo Manton donnent plein sens à l'exercice interprétatif, à leur appropriation. Le CD tourne dans ses visites, mots devant, musique au plus près. On est dans le texte, dans *La Marge*, attachée de longue date à Buzon, pleine page, une voix, une guitare, celle de Soler en écho. *Y'a un climat* comme le chante quelqu'un d'autre quand les titres se déplient, une *Affiche rouge* criante et monocolore, bouleversante dans sa beauté, sans effets ni ajouts d'aucune sorte, textes et mélodie disant tout. L'auditeur s'installe dans le bonheur de l'écoute, les titres passent de l'un à l'autre, simple oscillation d'un univers, nuance ajoutée. D'autres standards arrivent, *Thank you Satan*, *Avec le temps*, *Ni dieu ni maître* pour appuyer un univers, sa permanence temporelle, son identité libertaire. Des méconnues, plus ou moins, *Les morts qui vivent*, *À mon enterrement* emmènent vers le sombre de l'œuvre, porte toute battante. *Graine d'albatros*, Michel Buzon et sa façon d'habiter Ferré.

Graine d'albatros est disponible, 18 € port compris, chez Michel Buzon, 4, chemin du Bois, 25660 Morre.



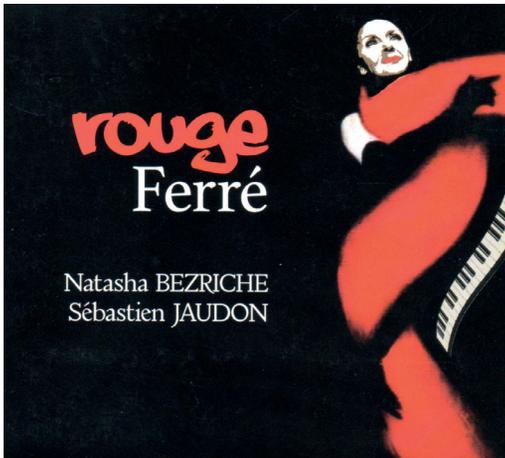
De Buzon à Bezriche

De l'un à l'autre, leur chant résonne de ressemblances et de dissemblances.

Tous deux ont écrit jadis une chanson-hommage à Ferré, *Graine d'albatros* repris dans ce CD, *Merci Léo* dans *De vive voix*, se sont alliés à deux pianistes au grand talent, Ludo Manton et Sébastien Jaudon, jouent des standards ferréens comme des titres plus enfouis, des textes de Ferré comme de ceux de ses frères d'armes.

Il y a, par ailleurs, leur masculin-féminin et, surtout, une approche vocale différente, l'un dans l'évidence de la sobriété, l'autre dans l'urgence de l'expressivité.

Natasha Bezriche, Sébastien Jaudon, Rouge Ferré



Natasha Bezriche n'a pas tardé à doubler la mise, *Lumière noire* en 2013, dix-neuf titres, *Rouge Ferré* en 2019, dix-sept titres, après l'enregistrement public en trio piano, accordéon, violoncelle, le passage en studio, piano-voix.

Aux standards de 2013, *Jolie même*, *Les Anarchistes*, *Avec le temps* ont suivi *Comme à Ostende*, *Le Bateau espagnol*, *Pépée*, et d'autres titres plus secrets, chaque fois, après de nombreux Aragon, des Baudelaire, Verlaine, Apollinaire, Seghers et Caussimon.

Le vagabondage de Natasha Bezriche avance dans les nuances du *Rouge Ferré*, dans d'autres couleurs plus sombres, une suite de chansons qui jouent de leur voisinage et de leur éloignement, la douceur commune à *Plus jamais* et à *La Fleur de l'âge*, la caresse d'*Ame te souvient-il ?* et le coup de poing du *Vin de l'assassin*, le rire de *La Mafia*, les larmes de *Pépée*. L'interprétation se veut duelle, apaisée de temps à autre, le plus souvent dans une expression appuyée, notes et mots surlignés, ligne mélodique déjouée. Natasha Bezriche insiste et signe. *Marseille*, *Marizibill* sont à ce degré, cet engagement. Avec en contrepoint le jeu caressant de Sébastien Jaudon. Deux « duos » précisent le Ferré de Natasha Bezriche, la reprise de deux chansons « de mec », *Petite*, à ce jour jamais interprétée par une femme si ce n'est par Patty Pravo dans une version masculin-italien, *Piccino*, ou, à l'occasion d'un festival, par Camélia Jordana, *Richard*, presque interdit de séjour au féminin, Catherine Lara faisant exception. Et, sur la fin de l'album, deux nocturnes effleurées, *Nuits d'absence*, « mon image seule est présente », et *La Lune*, « les nuits sans lune », deux merveilles, la vie sans Ferré.

Rouge Ferré est à commander sur le site internet natasha-bezriche.fr

De Chants d'hivers à Avec le temps

Léo Ferré s'invite sur deux CD, quatre titres du groupe Silence dans *Chants Dhivers*, un seul dans *Avec le temps* de Giovanni Guidi. Une incursion en chansons, une ouverture vers la musique de Ferré.

Silence Chants Dhivers

Des chansons sur un premier CD, *Chants I*, d'autres sur un deuxième, *Chants II*, *Chants Dhivers* joue sur les mots et sur les voix. Du chant et de la chanson on sait l'étymologie commune, une histoire parallèle, en nuances et en passerelles, deux vocables dont la signification a

beaucoup évolué avec le temps, parfois interchangeables, en mémoire *La Chanson de Craonne* et *Le Chant des partisans*.

Silence chante une presque quarantaine de titres, chante et « récichante » la chanson française et la pop anglaise, opère détours et clins d'œil vers quelques autres musiciens, Coltrane, Morisson, Satie, une façon de reprendre les « bandes-sons de nos émotions... avant que ça finisse en regret », dans un quintette à quatre voix et cinq instruments composé de Clémentine Duguet (voix, accordéon), Alain Frey (voix, percussions), Marie Ladret (piano, claviers), Yves Nabarro (voix, guitares), Marc Trubert (voix).



Chants I déambule avec Arno et Berliner, Dimey et Bourvil, s'attarde sur Ferré et sur Lепrest, mêle *Les Yeux de ma mère* et *Louise*, *Un soir au Gerpil* et *Le Petit bal perdu*, *Quartier latin* et *Le Café littéraire*. *Chants II* trouve d'autres espaces, Robert Wyatt, Tindersticks, John Greaves, Joy Division, Christian Vander, album ouvert au grand large. Les deux *Chants* imposent une écoute attentive, à chercher jonctions et disjonctions, quatre voix dans leur complémentarité, des arrangements discrets et présents. À propos de leurs « récichantés », ça fonctionne de même avec les chansons, Silence signale qu'« il a fallu se rapprocher de ces mélodies radioémotives, réduire la distance, jusqu'à ce qu'elles nous répondent par nos voix », interpréter en amenant à soi tout en gardant l'original.

Léo Ferré passe entre les voix de Clémentine Duguet, *Les Anarchistes*, Marc Trubert, *FLB*, Yves Nabarro, *Quartier latin* et *Le Chien*.

Après cet album publié en 2012 – nous arrivons un peu tard, merci à Denis Dupas –, Silence a publié un *Songs of silence Saison 1* et a poursuivi la voie Lепrest : *Clémentine chante Lепrest*, Clémentine Duguet, Marie Ladret et Yves Nabarro, vingt-deux chansons (2000), *Clémentine chante Lепrest 2*, avec les mêmes et Jean-Michel Eschbach, vingt-quatre titres (2000).

Chants D'hivers peut être commandé à Yves Nabarro, 54, boulevard de Charonne, 75020, Paris, 14 € port compris.

Giovanni Guidi Avec le temps



Le CD de Giovanni Guidi, *Avec le temps*, (ECM, 2019) ne dit, de prime abord, rien de Ferré : un titre en couverture, au dos le nom des cinq musiciens, la liste de huit titres sans référence. Le livret lève le doute, c'est bien la chanson de Ferré, reprend les titres et le nom des musiciens, deux photos de Guidi et de son quintette, les paroles en français et en anglais, *It may take time*, dans la traduction de Peter Hawkins, deux photos de Grootclaes et Ullmann, Ferré à Poggio ai Mori, dans son imprimerie de San Donatino.

Avec le temps, en titre et en ouverture des huit morceaux de l'album, dit l'intérêt de

Giovanni Guidi, né en 1985, pianiste et compositeur italien au plus près du jazz contemporain, pour la musique de Ferré. Son écoute éloigne d'emblée le sempiternel, « encore une version d'*Avec le temps*, y'en a marre », tant il recompose un climat, propulse la chanson vers des hauteurs inédites : une longue intro hors du *Temps* de Ferré, la mélodie se pose avec le piano, l'effleurement des « drums », l'entrée de la contrebasse, sur la pointe des cordes, s'emparant à son tour de la mélodie, la version de Guidi s'allonge en presque sept minutes miraculeuses, ni chanson, ni jazz, ni classique, sans étiquette, les notes simplement mises à leurs extrémités, la mélodie poussée dans ses espaces intimes.

Version qui donne la note d'un album où l'on découvre sur d'autres titres l'univers musical de Guidi, son écriture, un talent de compositeur et d'interprète, une proximité avec Ferré, *Caino* en berceuse, *Ti stimo* en balade, *Tomasz* en complainte mélancolique.

Disque découverte – merci à Marie-Cécile Ferré de nous l'avoir signalé – qui donne, par ailleurs, l'envie de retrouver le Ferré instrumental, *Avec le temps* en particulier. On a relevé une presque centaine d'interprètes du titre, Maurice Larcange, Raymond Lefèvre, Roland Dyens, Marco Jimenez Trio, David Venitucci, Yves Rousseau, Roberto Cipelli, Léo Nissim, Tony Hymas et The Bates Brothers, Eddy Louiss et Richard Galliano, Thomas Brumerie Trio... Leur écoute, dans leur différence, est un enchantement.

Avec le temps est un disque ECM.

En vinyle

Un anecdotique « à suivre » du précédent *Copains d'la neuille* et de la splendide pochette du 25-cm Odéon OS 1038 – due, le coffret *La vie moderne* le précise, comme celle du premier 25-cm Odéon, à Max Brunel – mise en 4^e de couverture : la réédition en vinyle de ce disque.

Sortie « entourloupe » dans toutes ses composantes : un 25-cm agrandi au format 33-tours, la pochette coupée sur son côté droit, le rouge dans une autre nuance, la reprise de trois titres du disque original, l'ajout de neuf autres titres, la photo assombrie, bord blanc sectionné, la signature Serge Jacques 53 effacée...



Les auteurs du méfait : le label The Entertainers Les grandes chansons. À leur « crédit », la correction de l'Odéon, *Le Pont Mirabeau* de « Guillaume Apollinaire » !

Ces pratiques se multiplient, vilaine façon d'utiliser le domaine public, jouer les marchands, « dénaturer » un disque.

Les copains d'la neuille n° 38

Au sommaire, la présentation – deux fois reportée – du livre *Léo Ferré... vos papiers !*, sous la direction de Joël July et Pascal Pistone (Presses Universitaires de Provence, 2018), le spectacle *Léo et Lili*, textes de Léo Ferré, adaptation de Jean Pétrement, le CD *Luc Baba chante Léo Ferré Comme à Ostende* et la suite de l'Intégrale Ferré en CD, 1960-1967 *Paname*. Et d'autres actualités à venir...

Décès

La galaxie Ferré se perd en disparitions. Des artistes, des chanteurs qui ont conduit leur carrière sur de multiples et diverses rives musicales et poétiques, qui ont, plus ou moins longuement, croisé en chansons la route de Léo Ferré. Et une « anonyme ».

Ginette Delclaux, 1927-2019

Ginette Delclaux vient de disparaître. Elle était née en 1927. Originnaire de Dordogne, elle vivait dans le Lot, à Salviac, depuis son mariage avec Pierre Delclaux, lui-même né en 1920 et décédé en 2000.

On sait que Léo Ferré habita Saint-Clair, à sept kilomètres de Gourdon, de 1963 à 1968. Il avait acheté le château de Pech-Rigal, rebaptisé par ses soins Perdrigal. Ginette Delclaux et son mari tenaient alors, en gérance, le magasin La Ruche, sur le tour-de-ville de Gourdon, à une époque sans supermarchés. Ils fournissaient Léo Ferré, livraient au château provisions et vins, y compris de nombreux jus de fruits destinés à Pépée. Belle brune aux yeux noirs, pleine d'ironie bienveillante, Ginette devint, dans l'imaginaire ferréen, Ruchette, à cause de l'emploi qu'elle occupait, son époux héritant forcément du sobriquet de Ruchet – et, rapidement, les Delclaux devinrent proches de Léo Ferré et des siens.

Pourtant, leurs relations avaient commencé de façon plus anonyme. Fort ému, un Gourdonnais était entré dans le magasin et avait clamé à l'attention de Ginette Delclaux : « Tu sais qui tu viens de servir ? ». Devant l'incompréhension de l'intéressée, il poursuivit : « Léo Ferré. Je viens de le voir sortir de chez toi ».

Ruchette avait un jour permis à Mouloudji d'échapper à de trop pressants admirateurs. Le chanteur s'était réfugié à La Ruche, dont elle l'avait fait sortir par une porte dérobée.

D'une grande valeur humaine et d'une générosité doublée de discrétion, la moins conformiste des épicières avait tout pour être appréciée du poète. Ruchet et elle passaient parfois de longues soirées à Perdrigal, durant lesquelles Léo Ferré chantait en privé. Puis ils s'en retournaient : il était décidément bien tard, ils devaient ouvrir leur magasin à 5 h du matin. Pépée, racontait-elle, était jalouse et n'aimait guère les femmes : elle lui avait un jour arraché en partie sa robe. Quelquefois, l'artiste s'arrête chez elle, elle l'accueille à sa table : « Fais-moi des pâtes », demande-t-il toujours. Il lui offrira un meuble dont elle était très fière.

Elle conservait de Léo Ferré un souvenir intact et très vif, écoutait régulièrement ses disques. Elle faisait partie de ceux qui le savaient gentil, très gentil, contrairement à sa fausse réputation.

Dans *Je donnerais dix jours de ma vie*, son journal des premiers jours de 1968 à Perdrigal, Léo Ferré écrit :

« Vu la Ruchette à Gourdon :

– On s'est invité demain soir, chez toi, c'est impoli, non ?

– Oh ! mais non, alors... c'est comme ça que ça fait plaisir...

Et voilà : dès que tu as quitté les ploucs, tu te retrouves avec des mecs qui ont du sentiment. Les bourgeois disent : du savoir-vivre... Tu parles ! ».

Ruchette fut l'agent du destin, indiquant quelque jour à Juanita Diaz, mère de la toute jeune Marie-Christine, que, là-haut, « au château », on cherchait une jeune femme pour travailler.

Lorsque j'ai demandé à Ruchette si elle possédait quelques photographies des longs moments passés en compagnie de Léo Ferré, elle m'a répondu que non. Ni elle ni son mari n'y avaient pensé, ne fût-ce qu'une fois ou deux. Elle a ajouté : « On croyait que ça durerait toujours ».

Jacques Layani

Michel Legrand, 1932-2019

Chanteur et compositeur, poly-instrumentiste et arrangeur, chef d'orchestre, tous les talents en chanson et au cinéma, Michel Legrand a, dans les années 50, au tout-début de sa carrière, orchestré quelques chansons de Ferré pour Catherine Sauvage, *Paris canaille* dès 1952, à l'instigation de Jacques Canetti, un 25-cm en 1954, *L'Homme*, *Nous les filles*, *Les Amoureux du Havre*, *Les Cloches de Notre-Dame*, *Le Piano du pauvre*, *Vitrines*, ... *Et des clous*, *Barbarie*, d'autres par la suite. Il fut aussi de l'unique représentation, avec son orchestre, de *La Nuit* en 1956. Trois 33-tours avec « his orchestra » ou son trio, ont donné, en instrumental, *Paris canaille* et *Le Guinche*. On conserve précieusement ses deux Ferré, lors du gala *Salut Léo*, le 14 juillet 1999 au Trianon, *Je chante pour passer le temps* conclu avec son fils Benjamin, *Avec le temps* terminé sur la bande-son de Ferré. Deux moments d'exception, rencontre au sommet. *Avec le temps* dont il dira, vers la fin de sa vie, dans un studio de la RTBF : « Quel chef d'œuvre ! Une merveille ! », titre qu'il avait choisi lors d'un passage sur France Inter en 2012 comme « moment musical » entre deux autres « maîtres », Stravinsky et Miles Davis.

Jacques Loussier, 1934-2019

Pianiste et compositeur, inoubliable auteur des *Play Bach*, Bach version *swing*, d'autres mises en jazz de classiques, Jacques Loussier était un des accompagnateurs favoris de Catherine Sauvage. En janvier 1961, il faisait partie du quintette qui accompagna Ferré au Théâtre du Vieux-Colombier avec Jean Cardon, Mickey Nicolas, Emmy Rosso et Fred Ermelin.

Djamel Allam, 1947-2018

Djamel Allam arrive en 1967 de sa Kabylie à Marseille. Il a vingt ans et devient machiniste au théâtre du Gymnase. Il y rencontre Brassens et Moustaki, Chéreau, Ferré et Lavilliers. C'est avec le Stéphanois qu'il commencera à chanter dans les cabarets du Vieux-Port, puis, cap au Nord, dans ceux de la rive gauche. Quelques années plus tard, de retour à la maison, il prend d'autres fonctions, animateur de radio, directeur artistique d'un cabaret dans la banlieue d'Alger, La Voûte, où il invitera Areski, Fontaine, Ogeret et Ferré, son ami. Sa carrière de chanteur prend son premier envol discographique en 1974 chez L'Escargot. S'en suivront jusqu'en 2008 de nombreux disques où il se fera l'infatigable passeur et rénovateur de la musique kabyle. Reste de son amitié avec Ferré une belle trace, *L'Âge d'or* qu'il avait interprété le 14 juillet 2000 au Trianon, lui aussi lors d'un *Salut Léo*.

Claude Besson, 1948-2019

Il a publié une quinzaine d'albums, écrit des dizaines de chansons, chanté en France et en Bretagne, seul avec sa guitare un peu folk, un peu chanson française. En 2013, il avait sorti un CD *Hommage à mes profs* en chansons, Brel, Brassens (il lui a consacré un album en 2011), Ferré, Leclerc, Sylvestre, Debronckart, Caradec, Glenmor... Un copain d'la neuille de toujours m'avait permis de le découvrir dans un sublime Ferré chanté avec Gilles Servat et Louis Capart, le 26 février 2005, au Ti-Mein, à Pleubian dans les Côtes-d'Armor, concert gardé au chaud et au cœur. Claude Besson avait interprété *Le Piano du pauvre*, *Jolie même*, *Je chante pour passer le temps*, *Avec le temps* et *Pauvre Rutebeuf*. Il avait chanté, là où il est aujourd'hui, *Entre myosotis et pavot*.

Quatre interprètes du CD *Léo Ferré éternel* (2016) nous ont quittés ces derniers mois : **Rachid Taha (1958-2018)**, **Geoffrey Oryema (1953-2018)**, **Dick Rivers (1945-2019)**, **Nilda Fernandez (1957-2019)** qui reprenaient, respectivement, *Elsa*, *Thank you Satan*, *C'est extra*, *Avec le temps*. Nilda Fernandez avait noué d'autres proximités avec Léo Ferré. En particulier dans un CD *Mes hommages* (1999) où avec des titres de Dassin, Brant, Polnareff, Ferrat, Annegarn, Ferrer, Barbara, il avait chanté *Les Anarchistes*, chanson reprise lors du *Jour Ferré !* le 30 avril 2017, à l'Alhambra, rue Yves-Toudic à Paris, avec *Pauvre Rutebeuf*, *La Solitude* et *Avec le temps*.

Papiers Ferré – Suite

16 – De Ferré, sur Ferré

Les papiers de Ferré – un peu –, les propos sur Ferré – beaucoup –, courent encore, ici et là. En voici quelques uns glanés, Gabin, Trenet et Autant-Lara par Jacques Layani, Leprest par Denis Dupas, Bashung et Revzani par le locataire des *Copains d'la neuille*, livrés tels quels, intérêt et commentaires à la charge du lecteur.

Dans la revue *Schnock*, n° 29, hiver 2019, cette lettre de Léo Ferré à **Jean Gabin** : 1956 [date exacte non précisée].

« Je suis votre homme pour vous fabriquer, s'il le faut, des chansons sur mesure. À mon avis, il ne faut pas faire un 45-tours trop réduit pour vous, mais un 33-tours avec au moins huit chansons. Je suis certain que vous partez gagnant d'avance.

Fidèlement vôtre,
Léo Ferré ».

Dans le programme du récital de **Charles Trenet**, Théâtre du Châtelet, décembre 1988, ces mots de Léo Ferré :

« 1936, 37... j'étais étudiant à Paris.

J'écoute un disque, boulevard Saint-Michel, chez un marchand de "musique".

Et voilà. C'était Trenet qui arrivait, vainqueur et ouvrier de l'intelligence.

Les "interprètes" n'ont même pas eu le temps de se rhabiller.

Ils étaient tout nus sur la route, avec Trenet, devant, seul, magnifique ».

Ce télégramme – sans ponctuation – de Léo Ferré à **Claude Autant-Lara**, à propos de son film *Les Régates* :

« 28 avril 1960.

Devant l'incompréhension honteuse et la bêtise puritaine qui viennent de vous poignarder lâchement devant la critique cinématographique qui n'écrit plus qu'avec des bretelles et le derrière planqué sous un bénitier devant votre très beau film très pur je ne puis que vous crier mon admiration pour votre courage et votre talent STOP Si l'on se battait encore pour des idées je serais de tout cœur à vos côtés

Léo Ferré ».

Dans un CD, distribué dans le cadre des Francofolies de La Rochelle 1998, destiné à la radiodiffusion, parmi treize interviews (CD Fréquence Talents, Adami), ces mots d'**Allain Leprest** :

« J'en profite pour dire que nous sommes le 15 juillet, le lendemain de l'anniversaire de la mort, je ne sais pas si on doit dire l'anniversaire d'une mort, ou quoi que ce soit, je dirais le cas pour Léo Ferré, anniversaire d'une mort, parce qu'il est toujours parmi nous. Il m'a donné l'amour du langage et des mots, l'amour de m'engager par le mot, l'amour de se battre et l'amour de porter plus loin le mot que le poing ».

Dans *Le Tourbillon de ma vie*, entretiens avec Michel Martin-Roland (Écriture, 2015), **Serge Revzani** raconte sa vie de peinture, de théâtre, d'écriture, de musique et de chanson, cet extrait, une question, une réponse :

« Vous n'appréciez donc pas les grandes voix de l'époque, les Ferré, Ferrat, Brassens, Barbara, Gréco ?

À part Léo Ferré, chez qui le chant jaillit, irrésistible, sauvage, fou, c'est vrai je ne vibre

pas à la plupart des chanteurs et chanteuses du répertoire français. J'aime Ferré le délirant universel... et pourtant pas Brel qui délire lui aussi, mais d'un délire trop "fait", comment dire ? trop indécent d'intimité. Alors que Ferré est tout aussi "indécent" mais d'humanité, de révolte, d'espoir aussi. Je n'aime pas non plus Yves Montand ou Barbara, trop lisses, à mon goût, trop apprêtés, alors qu'Édith Piaf est éternelle, je dirais viscéralement désespérée en sa condition humaine obsédée par le *désamour* toujours possible en amour.

J'aime quand on chante sans apprêts, sans sophistication, comme s'exprime la rue italienne ou la steppe russe. Le chant jaillit, irréprensible, pareil aux mouvements irréprensibles de la danse. Je n'aime pas quand le chant devient impeccable comme un sketch. Quand il devient "chanson" que l'on écoute assis. Attention, ce n'est pas une critique, j'exprime ce que je ressens et le pourquoi de mes réticences. Je suis d'origine russe, alors mon excuse est culturelle... la seule exception, pour moi, serait Charles Trenet, pour lequel je suis sans restriction. J'aime chez lui la distance, l'ironie. Jamais pathétique, comme le sont la plupart des chanteurs de la chanson française. Il est unique ! Il danse ses chansons. Sans lui, et ce monstre de Léo Ferré que j'aime sans me poser de questions, peut-être n'aurais-je jamais déposé sur du papier mes chansons. Je me serais contenté de les chanter, je le redis, entre Lula et moi, et nos amis ».

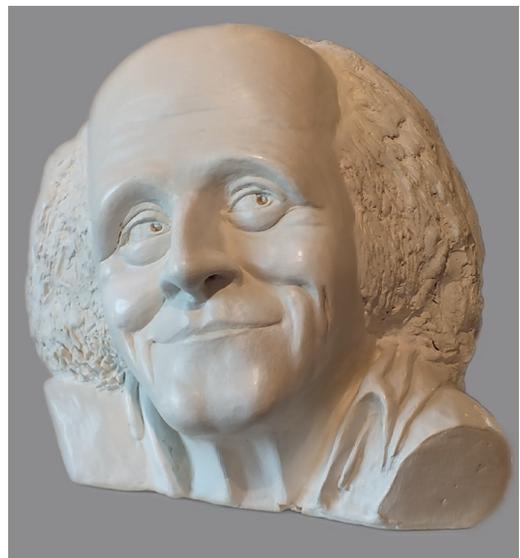
Dans un article du *Monde* – dimanche 10-lundi 11 mars 2019 –, *Des mots roses et des mots bleus pour Bashung*, Bruno Lesprit s'entretient avec Boris Bergman et **Jean Fauque**. Ce dernier dit la découverte de Ferré par **Alain Bashung**, son influence :

« Quand j'ai connu Alain, il n'avait pas de disques français, sauf Manset, et un gars qui s'appelait Emmanuel Booz. La redécouverte viendra chez lui très tardivement, une nuit de 1993, au studio ICP de Bruxelles. On a épuisé jusqu'à 5 heures du matin le coffret Ferré de Barclay qu'il venait de recevoir et il s'est aperçu qu'à part *Avec le temps* et *C'est extra*, il ne connaissait pas. Il s'est flagellé et était en colère : "Pendant qu'on nous passait des merdes de variétés, il y avait un mec qui faisait ça !". Ça m'a aidé car j'avais toujours ce souci de faire remonter sa voix au mixage, on enregistrerait à l'anglaise, la mode à l'époque, la voix noyée dans le play-back. Avec Ferré, on a un orchestre symphonique, un piano *lead*, et on ne perd pas une syllabe de ce qu'il raconte. Sur *Chatterton* (1994), on a fait remonter sa voix. Il y a ce morceau, *J'ai longtemps contemplé*, presque un hommage à Ferré, on appellerait ça aujourd'hui du *slam*. C'est un moment charnière ».

Alain Montanguon

Léo Ferré se prête à tous les regards, à toutes les interprétations, à toutes les illustrations. On le chante, on le photographie, on le dessine. On fait conversation, corps avec lui. Chacun avec ses armes et sa passion.

Alain Montanguon joue de ses mains et de son regard. Son Ferré, il le malaxe, il le forme, il le sculpte. Ainsi cette vision de 2016, patinée en blanc, une photo de Patrick Ullmann pour modèle.



Suite de la page 2 de couverture

Et conclure sur deux autres, l'une dont nous n'avons pu reproduire un cliché de qualité, Ferré de dos se rasant, l'autre plus connue, couverture du 45-tours Odéon MOE 2006, dans son cadrage original.



À suivre, peut-être.

Les Copains d'la neuille

